

Véronique Lettre Christiane Morrow

plus fou que ça... tumeur!

*La trentaine :
le chum, les enfants,
le boulot...
et un cancer!*



Stanké

Véronique Lettre
Christiane Morrow

plus fou
que ça...
tumeur!

Stanké

Une compagnie de Quebecor Media

PROLOGUE

Lorsque j'ai reçu mon diagnostic de cancer, j'ai eu un choc. Mais je n'ai pas senti le monde s'écrouler autour de moi. Confronté au spectre de la mort, l'être humain peut curieusement devenir très fort. Bien sûr, on se demande : « Pourquoi moi ? » On cherche une explication, on cherche la cause. Mais le cancer est injuste. Il touche qui il veut, quand il veut.

J'ai vite été submergée de lectures recommandées par mes amies, mes collègues et ma famille. Ils avaient les meilleures intentions du monde, mais je trouvais ces lectures lourdes et déprimantes. Vivre le cancer est déjà assez difficile, je n'avais pas envie de lire sur le sujet en plus !

J'avais besoin de rire, de dédramatiser. J'avais envie de légèreté pour traverser les mois difficiles qui m'attendaient. Je n'ai rien trouvé. Alors je me suis dit : « Pourquoi ne pas écrire moi-même le livre que j'aurais tant voulu avoir sous la main ? »

Peut-être que certaines personnes seront offusquées par mes propos. Car après tout, comment peut-on rire d'un sujet aussi grave ?

C'est vrai. Le cancer, ce n'est pas drôle. Mais mieux vaut en rire qu'en mourir.

De toute façon, s'apitoyer sur soi-même ne changera pas la situation et il faudra bien passer à travers.

Autant le faire avec humour. Et d'ailleurs, n'est-il pas prouvé que le rire est thérapeutique?

Alors j'espère que vous prendrez le parti d'en rire avec moi et que ce livre vous touchera, que vous soyez vous-même atteint ou non de cette terrible maladie.

Bonne lecture!

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Je m'appelle Véronique. Au moment d'écrire ces lignes, j'ai trente-six ans, trois enfants en garde partagée, deux chats à temps plein et... un cancer cérébral.

Mon aventure a débuté de façon invraisemblable. En janvier 2009, je faisais de la planche à neige avec Mon Chum au centre de ski de Bromont lorsque j'ai fait une banale chute sur le dos. Évidemment, c'était notre dernière descente et j'étais presque arrivée au bas de la piste (avez-vous remarqué que c'est souvent comme ça lorsqu'on a un accident?). Une chute comme j'en fais régulièrement en planche à neige. Pas de quoi s'inquiéter, surtout avec un casque!

Sauf qu'à l'impact la douleur a été telle que j'avais la sensation d'avoir reçu un coup de 2 x 4 derrière la tête (bon d'accord, je n'ai jamais reçu de coup de 2 x 4 derrière la tête, alors je ne sais pas « vraiment » ce que ça fait, mais je suis à peu près certaine que si j'en recevais un, ça ressemblerait à ça).

Évidemment, trop fière (ou trop stupide!) pour demander à Mon Chum d'aller chercher de l'aide, j'ai repris mon courage - et mon snowboard - et descendu la pente jusqu'en bas. Il est parti chercher la voiture et nous avons pris la direction du chalet. Sur la route, je me suis mise à vomir. Je savais pourtant très bien que lorsqu'on reçoit un coup violent sur la tête et qu'on

vomit, il faut se rendre à l'hôpital. Mais c'était dimanche et je devais prendre un avion pour Toronto le lendemain. Des clients importants. Une rencontre que j'attendais depuis plusieurs semaines et d'une importance capitale pour l'agence de publicité pour laquelle je travaillais (du moins, c'est ce que je croyais, mes priorités étant légèrement différentes à l'époque).

Une fois au chalet, je dis à Mon Chum d'un air déterminé: « Je vais prendre un Gravol et me coucher un peu. » Il n'avait pas l'air convaincu de l'intelligence de la chose, mais il a appris par expérience de notre vie commune qu'il est très ardu de me faire changer d'idée. J'imagine qu'il a abandonné avant même d'essayer de me ramener à la raison.

Trois heures plus tard, je dormais encore et j'avais toujours un avion à prendre le lendemain. Mon Chum vient me réveiller doucement en me faisant comprendre qu'il serait temps de rentrer à la maison si je voulais prendre cet avion. Je me lève, convaincue d'avoir réglé mon problème, quand soudain je me mets à vomir... en jet! (Croyez-moi, on ne peut pas s'imaginer à quel point ça peut se rendre loin avant de l'avoir vu de ses propres yeux!)

Je descends l'escalier, l'air penaud et vaincu. « Je crois qu'il va falloir aller à l'hôpital. Mais je ne veux pas aller à Cowansville. D'un coup qu'ils me gardent... ramène-moi près de la maison. » Ce compromis a eu l'air de lui plaire, puisque vingt minutes plus tard, nous étions en route, direction Boucherville. Arrivée à l'urgence, j'explique mon cas à l'infirmière du triage, qui me demande de prendre place dans la salle d'attente. Deux suppositoires anti-nausée plus tard, j'attends toujours, devant des patients qui n'ont vraiment pas l'air d'être plus mal en point que moi. Lorsque le médecin de garde réussit enfin à me voir, il me prescrit immédiatement un examen au scanner.

En bonne publicitaire que je suis, cette idée m'a paru très inspirée et originale. Je saurai plus tard

qu'il n'avait manifesté aucune créativité, mais avait tout simplement appliqué le protocole médical en usage. Ce n'était que le tout premier choc de culture entre mon univers, celui de la publicité, et le monde médical.

À partir de là, tout s'est enchaîné très vite. Ils ont fait venir Mon Chum dans la salle d'examen. En quelques instants, j'étais devenue une patiente, c'est-à-dire une espèce invisible. Le personnel ne s'adressait plus qu'à lui, comme si l'examen avait révélé que je n'avais pas de cerveau. Je dois tout de même admettre que ledit cerveau n'était plus au meilleur de sa forme.

« Elle a une importante hémorragie cérébrale. Nous allons devoir la transférer d'urgence au centre de traumatologie de l'hôpital voisin. » Mon Chum et moi avons accusé le coup sans réagir. Nous n'étions pas vraiment inquiets à ce stade-ci : j'étais sonnée, j'avais mal à la tête, mais j'étais toujours consciente. Je parlais, je n'étais pas paralysée. Tout ne devait pas aller si mal, quand même ! Nous étions davantage surpris d'apprendre que je ne pourrais pas être soignée sur place et que je devais être transférée, aux soins intensifs en plus !

Tout s'est déroulé rapidement. Couchée sur une civière, abasourdie par l'effet combiné de l'hémorragie et des médicaments, j'étais devenue totalement impuissante. Mon Chum devait suivre avec l'auto. À ce jour, j'ignore encore dans quel état il a conduit, et je préfère ne pas le savoir. C'est ainsi qu'à trente-six ans j'ai fait mon premier voyage en ambulance. Malheureusement, je n'aurai rien de palpitant à raconter à mes enfants sur ce trajet, ce qui décevra Mon Fils qui rêve de se promener à toute vitesse dans un véhicule muni d'une sirène.

Je ne me souviens à peu près de rien, sauf d'un méchant courant d'air lors du transfert dans l'ambulance. Il faisait -20 °C à l'extérieur et une jaquette bleue d'hôpital, même avec quelques draps de flanelle, ne remplacera jamais un habit de ski, croyez-moi !

Je me souviens confusément d'avoir entendu une sirène, mais je ne suis plus certaine de rien, et encore moins si c'était bien celle de mon ambulance que j'entendais. J'étais en train de rater le plus excitant ! Vers minuit, j'arrivai enfin à destination : les soins intensifs du centre de traumatologie.

Dans l'ascenseur, j'ai eu un bref moment de lucidité, où j'ai vu Mon Chum à mes côtés. « Ahhhh... t'es là », lui ai-je lancé, complètement droguée, mais drôlement soulagée de le savoir près de moi. Il était mon seul repère dans cette suite décousue d'événements et de sensations dont je ne retrouvais plus le fil.

C'est ainsi que je me suis retrouvée sous surveillance aux soins intensifs durant cinq jours. Le Neurochirurgien qui m'avait prise en charge à mon arrivée à l'hôpital semblait vraiment intrigué par mon cas. Il n'arrivait pas à comprendre qu'avec une telle hémorragie je ne sois pas plongée dans le coma. Mais le fait est que je me sentais bien, à part des maux de tête très inhabituels pour moi qui n'avais jamais souffert de la moindre migraine de toute ma vie. Mon Chum et moi avons même poussé l'audace jusqu'à jouer aux cartes sur mon lit d'hôpital pour passer le temps, au grand dam du Neurochirurgien qui n'y comprenait toujours rien. Avouons qu'une patiente des soins intensifs jouant aux cartes, ce n'est pas chose commune. Bon, je me suis fait battre à plate couture, mais disons que... j'avais des circonstances atténuantes pour expliquer ma cuisante défaite !

Mon Chum me rendait visite tous les jours, mais je lui avais demandé de ne pas emmener les enfants pour le moment. Je trouvais inutile de leur infliger la vue de patients branchés aux soins intensifs. Quant aux patients, j'aurais trouvé ingrat de leur imposer le tapage et les chicanes incessantes de mes enfants. De plus, connaissant avec quelle intensité ils règlent parfois leurs différends, je ne voulais pas être responsable

d'une aggravation, potentiellement fatale, de l'état de santé de mes voisins qui avaient déjà l'air tellement plus mal en point que moi. Heureusement, Ma Sœur et moi ayant passé l'âge de ce genre de querelles enfantines, elle pouvait, sans risque pour les autres patients, venir luncher avec moi.

Lorsqu'elle n'arrivait pas à me caser dans son horaire de travailleuse-autonome-mère-de-famille-avec-conjoint-qui-travaille-à-l'extérieur, elle envoyait sa voisine aux nouvelles. Il faut préciser que cette dernière travaille aussi comme infirmière au bloc opératoire du même hôpital. Elle venait m'encourager, me faire sourire. Je ne le savais pas encore, mais elle allait m'apporter bien davantage. Mon moral et mon état général se maintenaient; j'avais assuré à Ma Mère qu'il était inutile pour le moment qu'elle vienne de Québec pour être à mon chevet.

Quelques jours après mon arrivée aux soins intensifs, Le Neurochirurgien a commencé, lors d'une de ses visites de routine, un interrogatoire pour le moins étrange:

« Est-ce que vous avez étudié? »

Non, mais, pour qui se prend-il? Ce n'est pas parce que je suis confuse à cause de toutes les substances qu'il me prescrit lui-même que je suis débile. Après tout, j'occupe quand même un poste de vice-présidente dans une grande agence de publicité.

« Est-ce que vous lisez? »

Est-ce que je sais lire ou est-ce que je lis la presse tous les matins?

« Est-ce que vous travaillez? »

Bien tiens, je me rappelle vaguement que j'avais un avion à prendre. Des clients importants...

« Prenez-vous de l'alcool? »

Ben là, un verre de vin le soir. Et le midi quand je suis avec des clients. Et peut-être un apéro le vendredi. Et quand je mange avec des copines. Et quand on fait des parties de famille chez Ma Sœur. Et quand je reçois...

« Avez-vous déjà pris de la drogue ? »

Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat. Mais où diable veut-il en venir ?

Et le chat sort du sac. Du moins, le premier chat, car il y en aura d'autres. Toute une portée même.

« C'est que je ne comprends pas : le scan montre que votre cerveau est plus petit que la normale. En fait, votre cerveau ressemble à celui d'un alcoolique fini !

– À quoi ????

– Au cerveau d'un alcoolique fini. Atrophié. »

Mon Chum se met à rire devant mon expression catastrophée. Bon. Je vois déjà l'utilisation tordue qu'il pourrait faire de cette révélation. « Laisse faire, chérie, tu ne peux pas comprendre. Avec ton petit cerveau... »

Par ailleurs, je ne suis pas droguée au point de ne pas saisir moi aussi comment cette particularité anatomique pourrait m'être utile : « Que dis-tu, chéri, le compte conjoint est à zéro ? Ah ! Tu sais avec mon petit cerveau, j'oublie tant de choses... »

Mise au courant de la chose, Ma Mère s'empressera de réfuter avec fougue, avant même que l'idée ait eu le temps de nous effleurer, l'hypothèse d'une quelconque incursion du côté des drogues pendant sa grossesse. Soupçons pas si farfelus, quand on sait que j'ai été conçue au début des années soixante-dix...

Cette révélation devait même occasionner des dommages collatéraux chez Ma Sœur, légèrement hypocondriaque, qui passera le reste de sa vie à se demander, à chaque défaillance de mémoire, si elle n'est pas elle aussi affligée d'une atrophie cérébrale.

En fait, l'explication est bien plus simple. Mon Père, qui a déjà passé plusieurs scans en raison de problèmes de santé, me confirmera qu'il a, lui aussi, un cerveau plus petit que la normale. Il s'agit d'une atrophie cérébrale de cause inconnue qui, selon un des neurochirurgiens consultés plus tard, pourrait être présente chez de nombreux individus, sans qu'on le sache. Nous faisons partie d'un club sélect qui compte Albert Einstein

parmi ses membres. C'est tout de même plus valorisant de penser que je n'ai pas le cerveau d'un alcoolique fini, mais bien plutôt celui d'un génie!

Et la réputation de Ma Mère est intacte. Elle me regardera cependant jusqu'à la fin de ses jours d'un œil soupçonneux en se questionnant sur mon propre usage de drogue et d'alcool!

Cette anecdote illustre bien une des croyances pratiques que je mettrai en application à de multiples reprises au cours des mois suivants, à savoir *qu'en matière de santé, toute vérité n'est pas bonne à savoir*.

Pensez-y un peu. Si mes parents avaient su que j'avais le cerveau d'un alcoolique fini, n'auraient-ils pas été tentés de trouver une meilleure utilisation à leur argent que de me payer des études en pensionnat privé? Et si moi-même je l'avais su, aurais-je autant travaillé pour mener à terme un bac en administration et mettre toute ma résistance à traverser l'adolescence sans trop me geler le cerveau avec des substances qui peuvent être tellement tentantes? Je vous le répète, toute vérité n'est pas bonne à savoir.

J'avais définitivement manqué mon avion pour Toronto, mais j'espérais toujours être en mesure de retourner au travail dès le lundi suivant. Lorsque j'interrogeai Mon Neurochirurgien à ce sujet, il me regarda d'un air à la fois surpris et désolé.

« Je pense que vous n'avez pas bien compris. Vous allez être au repos pour au moins deux mois!

– Quoi?... Deux mois?... Mais c'est impossible!

– Vous savez, j'aurais prescrit deux mois de congé pour bien moins que ce que vous avez. Toutefois, comme votre état semble stable, je vais vous transférer à l'étage dans une chambre.

– Vous voulez dire que je ne sors pas d'ici tout de suite? Oh, mon Dieu! »

Et non, je ne sortirai pas avant cinq autres jours. Le Neurochirurgien m'avoua que les résultats du scan continuaient de l'intriguer; il en avait même discuté

avec ses collègues, mais il me répéta qu'il ne pouvait être certain de rien tant que l'hémorragie ne serait pas résorbée. Nous avons beau essayer de lui faire cracher le morceau, il ne voulait pas s'avancer avant d'avoir pu analyser un nouveau scan, ce qui ne serait pas possible avant quelques semaines. Comme il n'entrevoyait pas d'autres mesures médicales dans l'immédiat et que mon état demeurait bon, nous avons mis cette information de côté pour continuer notre partie de cartes.

Durant ce merveilleux séjour, toutes sortes de spécialistes m'ont analysée de tout bord tout côté : neuropsychologue, ergothérapeute, physiothérapeute, orthophoniste, travailleuse sociale. Ils manifestaient tous le même étonnement devant l'absence de limitations, compte tenu de l'importance de l'hémorragie.

Bon, je dois tout de même admettre que j'avais quelques séquelles mineures de l'accident, dont une perte de sensibilité de la main gauche, quelques problèmes de motricité et de coordination et un léger retard dans la résolution de problèmes complexes.

Cette dernière particularité, c'est La Neuropsychologue et La Jeune Orthophoniste qui me l'ont fait découvrir à force de s'acharner sur moi avec leurs exercices impossibles à résoudre. Non mais, vous, le savez-vous dans quel « Groupe » mettre un arbre, le ciel et un caméléon ? Moi je l'ignorais, comme d'ailleurs L'Orthophoniste elle-même qui me l'avoua, l'air un peu gêné.

Elle avait perdu son livret de corrections et me précisa pour m'encourager qu'elle utilisait rarement ce test avec ses patients, puisque ceux-ci étaient habituellement bien en deçà de ce niveau. Maigre consolation pour quelqu'un comme moi qui a l'habitude de se comparer aux jeunes loups super-performants du monde de la pub et non pas aux cerveaux abîmés d'un service de traumatologie. Question de point de vue !

C'est Ma Mère, elle-même orthophoniste expérimentée, qui assistait à l'entrevue et avait déjà utilisé cet

instrument d'évaluation qui nous a donné la réponse. Si vous ne l'avez pas encore trouvé, le lien entre le ciel, l'arbre et le caméléon est qu'ils « changent de couleur ». Aaah! Je sens que je vais mieux dormir ce soir!

Bon. D'accord. Je n'ai jamais trouvé la fiche réponse et il me fallait un peu plus de temps pour traiter des informations disparates, mais techniquement, ça ne m'empêchait pas de reprendre mes activités, non? Toutefois, chaque jour qui passait voyait mes maux de tête empirer. J'étais maintenant sous médication constante. Mon Médecin me répétait de ne pas m'inquiéter. Qu'au fur et à mesure que le sang se résorberait, la douleur diminuerait. Comme j'avais en poche toutes les prescriptions d'antidouleur nécessaires, j'étais certaine de pouvoir contrôler mes maux de tête. De plus, n'ayant toujours aucun autre symptôme, j'étais convaincue que tout allait rentrer dans l'ordre sous peu.

Comble du ridicule, Ma Sœur, à l'âge vénérable de trente-huit ans, souffrait depuis quelque temps de palpitations cardiaques et était suivie par le département de cardiologie du même hôpital. Ma Mère, qui fait tout ce qu'elle peut pour garder l'air jeune, avait donc le plaisir douteux d'accompagner ce jour-là, au deuxième étage, sa fille aînée qui se faisait installer un appareil Holter, puis de monter au septième, pour rendre visite à sa cadette au département de traumatologie.

Une simple marche dans le corridor avec Ma Sœur devenait carrément loufoque. Moi, avec mon teint blafard et mes cheveux mal lavés, au bras d'une anxieuse cardiaque ligotée à des appareils ressemblant à une bombe artisanale et qui me dit au bout du couloir: « J'espère que tu ne tomberas pas, parce qu'on va être deux à s'étaler. »

Finalement, le moniteur cardiaque ne révélant que des troubles de panique et d'anxiété, le cardiologue lui recommanda d'éviter le stress inutile: je devenais donc nuisible à sa santé.

Mon séjour se déroula sans trop de heurts, si on fait fi de Ma Voisine de Chambre. Haaaa! Ma Voisine de Chambre! Que dire? Une dame d'un âge très très mûr qui s'était brisé la hanche en tombant. Jusque-là, on compatit. Comme elle s'était frappé la tête dans sa chute, elle a été hospitalisée dans l'aile des traumatismes crâniens. Étant sous morphine la moitié du temps, elle était dans un état relativement confus, mais pas assez droguée pour dormir vraiment. Quel dommage!

Pour une raison que j'ignore toujours, elle avait décidé qu'il était inutile d'appuyer sur le fameux bouton rouge sur le côté de son lit pour appeler l'infirmière. C'est ainsi que, de jour comme de nuit, je l'entendais crier «Garde! Garde!», probablement convaincue que toute personne qui oserait s'aventurer devant la porte de notre chambre était nécessairement une infirmière. Jusque-là, on peut encore avoir un peu de compassion. Mais en plus, chaque fois qu'elle recevait des soins ou que les infirmières essayaient de la faire manger, elle criait à tue-tête :

«Ayoye, ayoye, ayoye!

– Mais, madame..., disait l'infirmière doucement.

– Ayoye, ayoye, ayoye!

– C'est qu'on ne vous a pas touchée encore... »

Fini la compassion. Je veux sortir d'ici.

Je quittai donc l'hôpital après dix jours pour aller passer le mois le plus ennuyeux de toute ma vie à la maison. Mes maux de tête étaient devenus tellement forts que je passais pratiquement toutes mes journées à dormir et me levais uniquement pour manger ou

écouter *Oprah Winfrey* à 16 heures.

Durant cette période, je n'ai presque pas vu mes enfants, étant incapable d'assurer la tâche des repas et des devoirs. Mon Neurochirurgien m'ayant formellement interdit de conduire l'automobile jusqu'à nouvel ordre, je me retrouvais confinée à la maison. Mon moral commençait sérieusement à s'effriter. Pour ajouter à mon angoisse grandissante, tous les bulletins de nouvelles ne parlaient plus que de cette actrice anglaise* qui venait de décéder d'une hémorragie cérébrale sur les pentes de ski à Mont-Tremblant. Le doute s'insinuait dans mon esprit. Et si c'était plus grave que je le pensais? Et si l'hémorragie laissait des séquelles? Et si ces maux de tête duraient toute ma vie? De plus, Mon Neurochirurgien m'avait prévenue de me rendre immédiatement à l'urgence si j'avais le moindre signe d'atteinte neurologique: engourdissements, trouble de la vue, difficulté à parler, perte d'équilibre. À bien y penser, il me semblait que j'avais tous ces symptômes!

De plus en plus désespérée par mon état qui n'allait pas en s'améliorant, je téléphonais quotidiennement à Ma Mère pour lui répéter ma rengaine:

« Il me semble que ça ne va pas bien bien mieux mon affaire. » (Pas étonnant compte tenu de ce que j'avais, mais dont j'ignorais encore l'existence...)

Et à chaque appel, Ma Mère, mettant de côté ses propres angoisses, me rassurait:

« Mais non, Véro, le médecin te l'a dit: si tu devais avoir des séquelles, on le saurait déjà. Et il t'a bien

* Le 16 mars 2009, l'actrice britannique Natasha Richardson s'est blessée à la tête lors d'une chute pendant une leçon de ski sur les pistes du mont Tremblant. La blessure, d'allure mineure, n'a inquiété personne. Toutefois, après quelques heures, l'actrice s'est plainte de douleurs et a dû être transportée à l'urgence de l'hôpital de la région de Mont-Tremblant et ensuite à l'Hôpital du Sacré-Cœur à Montréal dans un état critique. Le lendemain, elle était conduite au Lenox Hill Hospital de New York. Elle est morte le 18 mars.

confirmé que les maux de tête étaient temporaires.»

J'avais besoin de sa solidité et de son calme au moins apparent. Elle m'avouera plus tard qu'après chacun de mes appels, elle se précipitait dans le bureau de sa collègue et amie médecin pour se faire rassurer à son tour.

Mon Ex, lui, commençait à avoir hâte d'être déchargé un peu de la responsabilité des enfants. Et Mon Chum, bien que conscient de mon état, ne semblait pas comprendre pourquoi je passais mes journées au lit et étais incapable de m'occuper de certaines tâches dans la maison. En fait, c'était ça le gros problème de mon hémorragie cérébrale : c'était un mal invisible aux yeux de mon entourage.

Après tout, je n'avais pas de bandage sur la tête, pas de signes physiques. De plus, je me faisais un devoir de prendre ma douche, de m'habiller et de faire bonne figure, même s'il me fallait toute ma volonté. J'arrivais à faire bonne figure pendant une vingtaine de minutes, rien de plus. Je traînais une fatigue incommensurable. Je ne supportais pas le bruit et la lumière me rendait folle. J'avais l'impression d'être en dépression et de subir le jugement négatif et l'incompréhension des autres. Je m'ennuyais des enfants, mais quand je les voyais, je me sentais totalement incompétente parce que je n'étais absolument pas en mesure de répondre à leurs besoins.

Au bout d'un mois, j'ai commencé à pouvoir regarder la lumière au bout du tunnel (pas celle qu'on voit lorsqu'on meurt, mais l'autre, celle qui nous signale qu'on va s'en sortir). Les maux de tête diminuaient et je dormais moins souvent. Je n'avais toujours pas le droit de conduire, mais je pouvais commencer à faire de la physiothérapie et ainsi entamer ma phase de « récupération ». Ah ! Ah ! Ah ! Si j'avais su la suite, je ne me serais jamais donné autant de mal !

J'étais pressée de commencer la physiothérapie pour pouvoir en finir rapidement et reprendre enfin

ma vie normale. J'y suis allée trois fois par semaine durant six semaines. Marcher en équilibre sur une planche, en avant, en arrière, jouer au badminton, main gauche, main droite, (chose que je n'avais jamais réussie de toute ma vie, mais bon!), rester en équilibre sur un coussin gonflable, sur la jambe droite, sur la jambe gauche. Je ne voyais pas trop en quoi cela m'aiderait à reprendre mon travail, mais si c'était ce que je devais accomplir pour répondre aux attentes de La Physiothérapeute, eh bien, allons-y encore et encore!

Et voilà enfin que, deux mois plus tard, j'avais rendez-vous pour la résonance magnétique qui allait prouver à tous que j'étais saine d'esprit et apte à reprendre mon travail et la garde de mes enfants.

plus fou que ça... tumeur!

Je m'appelle Véronique. Jeune publicitaire de trente-sept ans, j'ai trois enfants en garde partagée, deux chats à temps plein et... un cancer cérébral. Ce roman raconte mon histoire. J'ai reçu mon diagnostic en mars 2009. Ma famille et mes amis m'ont rapidement submergée de livres recommandés. Tous avaient les meilleures intentions du monde, mais je trouvais ces lectures lourdes et déprimantes. Vivre le cancer est déjà assez difficile, je n'avais pas le goût de lire des ouvrages sérieux et profonds sur le sujet!

J'avais besoin de rire, de dédramatiser pour affronter les mois difficiles qui m'attendaient. Alors je me suis dit: « Pourquoi ne pas écrire moi-même le livre que j'aurais tant aimé avoir sous la main? » C'est ainsi que je suis devenue la Bridget Jones du cancer! Peut-être que certains seront offusqués par mes propos car, après tout, comment peut-on rire d'un sujet aussi grave? C'est vrai. **Le cancer, ce n'est pas drôle. Mais mieux vaut en rire qu'en mourir. Alors, prenez le parti d'en rire avec moi!**

Véronique Lettre est née au Lac-Beauport, en banlieue de Québec. En 1992, elle quitte sa ville natale pour compléter un baccalauréat en administration marketing à l'Université du Québec à Montréal. Elle est aujourd'hui vice-présidente chez Ig2, une agence de publicité bien connue de Montréal, et *Plus fou que ça... tumeur!* est son premier livre.

Christiane Morrow est la mère de Véronique Lettre. Universitaire spécialisée en orthophonie et psychopédagogie, elle a été très présente tout au long de la maladie de sa fille. Inutile d'expliquer pourquoi ce roman a été écrit à quatre mains.



Une partie des redevances de ce livre sera versée à la fondation du Dr David Fortin du CHUS.



ISBN 978-2-7604-1078-7

